



Archives de sciences sociales des religions

122 | avril - juin 2003
Varia

Claude Langlois, *Le Poème de septembre. Lecture du manuscrit B de Thérèse de Lisieux / Le Désir de sacerdoce chez Thérèse de Lisieux suivi par Les trois vies de Thérèse au Carmel*

Paris, Cerf, 2002, 241 p. (illustr., tabl.) (coll. « Sciences humaines et religions ») / Paris, Éditions Salvator, 2002, 231 p. (illustr., tabl.) (coll. « Pierres d'angle »).

Jacques Maître



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/1253>
ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2003
Pagination : 59-157
ISBN : 2-222-96732-5
ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Jacques Maître, « Claude Langlois, *Le Poème de septembre. Lecture du manuscrit B de Thérèse de Lisieux / Le Désir de sacerdoce chez Thérèse de Lisieux suivi par Les trois vies de Thérèse au Carmel* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 122 | avril - juin 2003, document 122.30, mis en ligne le 10 novembre 2005, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/1253>

naître dans les traces des vaches de l'*Hymne à Hermès*, comme dans les poèmes védiques, le symbole du langage poétique. Lu sous cet éclairage, l'*Hymne à Hermès* fait incontestablement penser à une histoire initiatique. Il exprime également, comme le souligne Van Berg, l'adoption par les Grecs d'une conception méditerranéenne de la réalité approchée par l'observation du monde phénoménal supplantant le langage énigmatique si prisé par le passé et devenu synonyme de mensonges. L'auteur peut écrire : « Dans cette perspective, le passage du muthos au logos ne reflète pas l'histoire d'une logique affinée sous la pression du débat politique et juridique, comme le pensait Marcel Detienne, mais celle d'une parole conforme à la tradition progressivement altérée et transformée par l'idée qu'il existe une réalité fondamentale stable qu'une observation attentive permet de connaître ou de déceler. » (p. 214) Au vu de cette stimulante étude, on imagine le nombre de découvertes qui attendent les exégètes des récits mythologiques grecs optant pour une lecture « à la mode védique ».

On ne saurait en quelques lignes dire tous les mérites d'un ouvrage destiné aux chercheurs des mondes méditerranéens et orientaux de l'Antiquité, mais qui intéressera également les historiens des religions curieux de voir se dénouer sous leurs yeux les fils de douze enquêtes minutieusement menées.

Patrick Saurin.

122.30

LANGLOIS (Claude).

Le Poème de septembre. Lecture du manuscrit B de Thérèse de Lisieux. Surtitre : **Écritures thérésiennes.** Paris, Cerf, 2002, 241 p. (illustr., tabl.) (coll. « Sciences humaines et religions »).

LANGLOIS (Claude).

Le Désir de sacerdoce chez Thérèse de Lisieux suivi par **Les trois vies de Thérèse au Carmel.** Paris, Éditions Salvator, 2002, 231 p. (illustr., tabl.) (coll. « Pierres d'angle »).

En quelques années, C.L. est devenu le principal historien dans le champ des études sur Thérèse de Lisieux. Une série d'articles publiés à partir de 1996 préparait des ouvrages tout à fait novateurs. En 2000, paraissait *Les Dernières paroles de Thérèse de Lisieux. Aimer, être aimée et revenir sur la terre* (Paris, Éditions Salvator [cf. Arch. 112.30]). Les deux titres qui arrivent aujourd'hui sur notre table constituent à leur tour des « pierres d'angle » pour l'œuvre

historique en construction autour de Thérèse comme figure majeure de la spiritualité catholique contemporaine. L'auteur ne se donne pas pour tâche d'en actualiser le sens, mais de répondre scientifiquement à deux questions : « Qu'est-ce que Thérèse a écrit ? Qu'est-ce qu'elle a voulu dire ? » Le matériau de base est celui des textes établis d'une façon critique par la Nouvelle Édition du Centenaire (1992).

C.L. entreprend maintenant de consacrer un ouvrage à chacun des manuscrits de Thérèse dits aujourd'hui « autobiographiques », désignés habituellement par les lettres A, B et C, dans l'ordre de leur rédaction. Il commence par le B, qu'il situe comme *Le Poème de septembre*.

La méthode se trouve clairement exposée d'emblée. Ainsi, s'agissant de l'influence exercée par Jean de la Croix sur Thérèse, il reste fidèle à sa spécialité de dix-neuviémiste en balisant le parcours par référence à la renaissance des carmels français après la Révolution et jusqu'après la Première Guerre mondiale. Mais il centre ses travaux sur une explication du texte thérésien. Il précise avoir beaucoup appris au contact de ses collègues à la Section des sciences religieuses (École Pratique des Hautes Études, V^e section), rompus au déchiffrement des textes anciens. D'emblée, sa technique de lecture ouvre une perspective entièrement nouvelle sur le manuscrit B : il prend au sérieux l'exubérance de Thérèse dans la ponctuation (points d'exclamation ou de suspension) et dans les enrichissements typographiques (majuscule, grossissement, italique, soulignement) ; ces éléments sont introduits délibérément par Thérèse et ils concourent à la signification du texte, mais ils ne sont complètement repérables que sur le manuscrit lui-même. C.L. trouve ingénieusement les moyens de les figurer avec précision dans une version imprimée avec nos conventions typographiques modernes.

Dès lors, on voit se dessiner en relief – comme un site archéologique rendu perceptible par une photo aérienne – une construction en trois parties précédées d'un prélude et un découpage en versets. D'où l'intitulé à première vue surprenant : *Le Poème de septembre*. Les points de suspension viennent baliser ce découpage, tandis que les enrichissements signalent sur plusieurs niveaux les modulations de la pensée.

L'extrême attention de l'A. dans l'analyse des textes mot à mot et des interactions entre les protagonistes de l'écriture se montre très féconde pour éclairer d'un jour nouveau la lecture de documents dont on eût pu croire le sens

rebatu jusqu'à épuisement. Alors que je m'étais attaché à l'analyse de la succession des coups de théâtre dans le vécu subjectif de Thérèse, C.L. met au clair la façon dont s'élabore la construction de sa pensée. Par ailleurs, son domaine n'est aucunement le débat théologique, mais la tâche de « restituer l'articulation effective de ce poème en ses diverses parties, non, comme l'a fait par exemple Conrad de Meester, pour y lire à tout prix une doctrine, mais pour y chercher d'abord la manière dont ce texte s'organise et se construit. » (p. 103)

L'A. ajoute en prime une postface intitulée « Le laboratoire de l'historien », consacrée à l'itinéraire de sa recherche. Nous y trouvons en quelques pages (225-234) une leçon de méthodologie qui nous porte bien au-delà des techniques du métier, vers la clarification d'une posture épistémologique, la minutie dans l'étude des conditions de production et de transmission des documents, l'art d'élaborer et de vérifier des hypothèses à partir de la matérialité des données, enfin la rigueur des démonstrations avec une pesée scrupuleuse des degrés de certitude.

C.L. poursuit son exploration avec un troisième ouvrage. Cette fois, il ne focalise pas son investigation sur un texte de Thérèse qui en constituerait l'objet, mais il suit le cheminement du *désir de sacerdoce chez Thérèse de Lisieux* au carmel. Là encore, à l'écart des soucis de modernité doctrinale (sacerdoce des fidèles, etc.), la démarche consiste d'abord à prendre les expressions de Thérèse au pied de la lettre : si la jeune carmélite ressent passionnément le désir d'être prêtre, c'est pour dire la messe.

L'A. nous fait bénéficier de sa connaissance très circonstanciée d'un dossier trop souvent méconnu : celui du désir d'accès au sacerdoce chez des femmes dont la spiritualité a marqué le catholicisme français entre 1860 et 1960, avec un épicycle dans les années 1870-1914, où se place la vie de Thérèse (1873-1897). La démarche mise en œuvre constitue une leçon de méthode proprement historique. Elle situe les débats dans leur conjoncture, à commencer par la lecture théologique récente, qui veut trouver chez Thérèse une orientation confortant par avance les positions actuelles du magistère au sujet du sacerdoce féminin ; la première préoccupation va donc consister à se garder de tels anachronismes. Par ailleurs, une tendance ecclésiastique à situer la virtuosité féminine du côté de la mystique et la compétence masculine du côté sacerdotal pourrait induire un dérapage dans la lecture des textes thérésiens : la fascination pour la tradition quasi-millénaire de la

mystique féminine catholique ferait ici manquer la spécificité d'un discours précisément daté. Déjà, il y a un demi-siècle, la thèse de René Laurentin avait pointé l'expression vigoureuse d'un désir de sacerdoce chez une pléiade de femmes, manifeste à partir de 1868 ; mais il y voyait essentiellement une dévotion à « Marie-Prêtre ». C.L. a renouvelé précédemment cette question en l'élargissant, à partir d'une série d'articles. Envisager Thérèse dans ce contexte ne conduit cependant pas à n'y voir qu'un cas typique. C'est bien l'itinéraire singulier de la jeune carmélite qui va être examiné par le menu, à travers la lecture des textes où elle a explicité son désir de sacerdoce.

Faisant un pas de plus dans le déploiement de sa méthode, l'A. considère les textes thérésiens comme une écriture, en un sens qui avoisine celui que nous trouvons dans les recherches sur l'« écriture de soi ». « Souvent les textes importants de Thérèse sont récapitulatifs, sinon autobiographiques, à la fois anamnèse, réappropriation du passé, réécriture à la lumière du présent. Et c'est l'histoire de cette production textuelle qui par méthode se doit d'être première. » (p. 17)

Aussi familiarisé soit-on par avance avec les études thérésiennes, ce travail constitue un régal par les découvertes qu'il réserve. Je n'en citerai ici qu'un exemple, la façon dont l'A. tire au clair l'apparente contradiction entre « l'anticléricalisme » de Thérèse et son désir d'accéder au sacerdoce. Sur ce terrain, il relève un aspect souvent laissé dans l'ombre par les commentateurs des positions thérésiennes : quand la jeune carmélite élabore à travers l'écriture ce qu'il en est de ses convictions, le dialogue avec un interlocuteur privilégié introduit un tiers dans le rapport passionnel à Jésus. Ici, nous avons affaire à Céline, la quasi-jumelle de Thérèse, et Roulland, le missionnaire avec qui Thérèse correspondait sur ordre de la prieure. « Deux Thérèse se succèdent, pour faire bref, voire s'opposent, l'une proprement anticléricale, l'autre fraternelle aux prêtres ; deux Thérèse toutes différentes : la première s'est largement épanchée auprès de Céline, sa sœur qui partageait ses sentiments, l'autre s'est transformée au contact de Roulland, son frère, agent peu conscient du changement qui s'opérait en elle mais confident essentiel de son ultime manière. » (p. 165) ; « Il faut à Thérèse toujours un vis-à-vis, un autre à qui parler, à qui faire confidence. Céline était trop semblable, Roulland l'ouvre à la différence acceptée, à l'écart salutaire, au partage du quotidien. [...] À la place de la sœur qui, trop proche, ramenait Thérèse à elle-même, il a été le frère qui l'ouvrait d'un coup au monde. »

La pertinence novatrice de telles notations illustre le fait que le parti-pris d'objectivation à partir de la matérialité des données ne bride pas chez l'A. l'intuition des dimensions proprement psychiques. Il accepte fort bien que « l'attention flottante » propre à l'écoute analytique ait sa propre fécondité en explorant le champ de l'inconscient, par exemple dans l'interprétation des rêves et plus généralement des textes thérésiens narratifs ; mais il choisit professionnellement la restriction ascétique au sens obvie de chaque phrase, démarche qui donne également à entendre des processus psychologiques restés inaperçus jusqu'ici.

Les études thérésienes sont entrées dans une ère nouvelle. L'œuvre de C.L. est déjà assez avancée pour avoir changé notre horizon. Quelle que soit la discipline (scientifique ou théologique) qu'on mette en œuvre pour faire avancer les études thérésienes, il ne sera plus possible d'aborder le dossier comme avant la publication des trois volumes déjà parus.

De surcroît, l'A. manifeste un tel respect pour la diversité des disciplines que le dialogue interdisciplinaire s'en trouve facilité. Par exemple, une démarche psychanalytique traiterait à sa manière chez Thérèse le désir d'accéder au sacerdoce. Celui-ci serait envisagé comme héritage du désir qui tenaillait sa mère : avoir un fils prêtre. Dans l'économie psychique propre à Thérèse, ce désir, centré sur le maternage de Jésus par Marie, pourrait suggérer deux interprétations. Pour la première période de sa vie monastique, on entendrait un fantasme de restauration du corps à corps mère-bébé. Puis l'apaisement dans la fraternisation avec un missionnaire prendrait éventuellement le sens d'une satisfaction enfin donnée au désir maternel, de sorte que Thérèse peut enfin assumer son propre désir en cessant de se vivre comme décevante parce que fille (donc écartée du sacerdoce). Nous côtoyons ici la conclusion suggérée par C.L. (p. 175).

Tout chercheur qui travaille sur le dossier de Thérèse, quelle que soit sa spécialité, devra rester attentivement réceptif à la suite des publications annoncées par l'A. ...

Jacques Maître.

temporary Jewry, The Hebrew University of Jerusalem, 2001, 299 p.

À qui appartient le judaïsme ? C'est à cette question qui semble indiquer d'emblée une controverse, et peut-être un conflit d'intérêts, que la revue *Studies in Contemporary Jewry* consacre son XVII^e numéro. Si la question de l'identité juive est aujourd'hui devenue banale, de même que la diversité des réponses qui lui sont généralement apportées, le propos de l'ouvrage est autre. Il ne se situe pas sur le terrain de l'identité culturelle, de la judéité, mais bien sur celui du judaïsme lui-même. Peut-on véritablement parler d'un renouveau ? Quels rapports les judaïcités contemporaines ont-elles à leur religion aux États-Unis et en Israël ? Quel statut lui accordent-elles dans leurs pratiques quotidiennes, leurs revendications dans la cité et leurs visions du monde ? Quelle est donc aujourd'hui la place du judaïsme, de ses textes, de sa tradition, et de sa théologie pour les juifs et à l'intérieur des sociétés concernées ?

Les diverses contributions réinterrogent une tradition de recherche qui avait jusque-là privilégié le rôle de l'affiliation ethnique et accordé une moindre importance aux croyances et pratiques religieuses. Dans son introduction générale, l'éditeur principal du volume, E.L. signale ces enjeux de connaissance en montrant le renversement de perspective qui s'est opéré à partir de la seconde moitié du XX^e siècle. Alors que les décennies de la sécularisation ont accrédité l'idée qu'elle n'était pas la condition *sine qua non* de la perpétuation du peuple juif, la religion semble aujourd'hui « reprendre ses droits » et partant, ne pas être un simple attribut, parmi d'autres, de l'ethnicité. La référence religieuse, comme mythe collectif fondateur et mobilisateur, tend à recouvrer une place centrale, indispensable même, suggèrent certains des auteurs, au sein d'une culture conçue comme un tout. Les chemins de ce retour vers la sphère religieuse sont multiples et suscitent divers conflits d'interprétation. Sur le plan théorique, le volume verse donc d'appréciables éléments au débat sur les rapports entre religion et ethnicité.

Plusieurs sources d'information sont alors exploitées pour ce dossier, concernant l'évolution théologique et rituelle, l'organisation communautaire, les pratiques et représentations quotidiennes. La lutte pour la modernisation religieuse semble s'être intensifiée au cours des dernières décennies qui ont été marquées aux États-Unis par une avancée significative en matière de conversion, de droits des femmes avec l'appropriation progressive par celles-ci d'une partie des domaines rituels habituellement dévolus aux hommes, et ce malgré le